

Lectures : Proverbes 9, 1-6 ; Ephésiens 5, 15-20 ; Jean 6, 51-58

L'épisode de l'évangile selon Jean que nous venons de lire fait partie du long discours de Jésus à la suite du miracle de la multiplication des pains. Ce discours reflète de toute évidence une pratique liturgique qui se transmet jusqu'à nos jours et dont la plupart parmi nous est familier. Et pour les personnes pour qui ce serait nouveau : l'indice est la table dressée devant vous.

Nous pouvons entendre dans ce discours l'expérience du pain partagé en souvenir de Jésus. Ce n'est pas parce que Jean ne raconte pas l'institution de la Cène que sa communauté ne l'a pas pratiqué. Le choix de l'épître nous ouvre déjà l'oreille à cette résonance – si on a l'oreille bien entraîné ! Ecoutez : La fin du passage de l'épître aux Éphésiens invite à l'action de grâce : Rendez grâce toujours et partout. En grec, « rendez grâce » se dit *eucharistouvtes* et vous entendez le mot eucharistie, action de grâce, que l'Église utilise pour désigner ce mémorial par excellence de la vie et de la mort de Jésus Christ. D'un commentaire à propos d'un miracle le discours passe à une méditation sur la Cène.

Revenons un peu en arrière. Après le miracle près du lac de Tibériade, Jésus s'était retiré dans la montagne. La foule l'a cherché et l'a retrouvé le lendemain à Capharnaüm. Ils lui dirent simplement « Rabbi, quand es-tu arrivé ici ? » Jésus ne répond pas à leur question. Supposant un malentendu, il va les éclairer sur le sens du repas improvisé de la veille. Au début, il n'est question que de pain et de nourriture, de nourriture qui se perd et de nourriture qui demeure pour la vie éternelle. On peut penser à l'eau que Jésus propose à la femme Samaritaine. En Jean 4, 14 nous lisons : « Quiconque boit de cette eau de puits aura encore soif ; celui qui boira de l'eau que, moi, je lui donnerai, celui-là n'aura plus jamais soif » En Jean 6, 35 : Jésus dit aux personnes qui l'interpellent : C'est moi qui suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui met sa foi en moi n'aura jamais soif. » L'eau du puits et le pain du boulanger sont nécessaires, mais ne suffisent pas à nourrir l'entièreté de la personne.

Le texte exprime une tension entre la vie temporelle et la vie éternelle, entre la vie corporelle et la vie spirituelle. Cela est une problématique grecque plutôt qu'hébraïque. Dans le livre des Proverbes, pour monter le chemin de l'intelligence, la Sagesse invite à un repas et non pas à une conférence ou à

un débat – bien que le fait de manger et de boire ensemble crée évidemment l’occasion de se s’entretenir.

La question du rapport au corps et à la nourriture traverse la culture de l’époque et nous en observons des traces dans les écrits du Nouveau Testament. Le Jésus de Jean montre certes un intérêt prioritaire pour les choses de l’esprit, mais il insiste sur l’importance de la communion corporelle au travers du pain partagé et mangé concrètement. Le milieu johannique ne méprise pas les choses du corps, contrairement aux doctrines gnostiques qui vont émerger quelques décennies plus tard dans la même région.

Le passage d’aujourd’hui poursuit le développement précédent et pose cette étonnante formule : « Le pain que je donnerai c’est ma chair pour la vie du monde ». L’assistance n’y comprend plus rien et nous aussi, nous pouvons avoir quelques frissons. Jésus pousse encore un cran plus loin en évoquant la nécessité de boire son sang pour avoir la vie éternelle. Dans un premier temps, on pouvait encore penser à un développement à propos du miracle des pains. Avec l’évocation sang, le doute n’est plus possible : nous assistons à un enseignement sur le sens du pain et du vin partagé en mémoire de Jésus, Christ, mort et ressuscité. Au treizième siècle, à l’époque de la construction de la cathédrale Saint-Pierre de Poitiers, le théologien Thomas d’Aquin a fait de grands efforts pour faire entrer ces affirmations dans un système théologique solide, à l’aide de la philosophie d’Aristote. L’évangéliste n’était pas Aristotélien et Jésus non plus, donc nous ne sommes pas obligés de prendre la question sous cet angle-là. Selon la culture et la philosophie du lecteur, le passage que nous lisons aujourd’hui résonnera différemment – d’où aussi les incompréhensions théologiques dans l’Europe du seizième siècle. Pour des lecteurs et lectrices originaires de cultures non-européennes ça se joue encore autrement. Nous sommes là devant une problématique qui agite l’Eglise depuis fort longtemps. Personnellement, je pense que corps et esprit sont deux faces d’une même réalité, mais je me garde bien de prétendre à pouvoir donner une réponse définitive à ce genre de questions. Retournons à notre texte :

Le discours de Jésus sur le pain de vie est proposé en quatre épisodes, cette année tout au long du mois d’août.

Au début, l'accent est mis sur la nécessité de croire en Jésus qui est le pain de vie, puis sur la nécessité de manger la chair du Fils de l'homme.

Croire et manger sont intimement liés dans la célébration de la Cène. Dans notre liturgie, la célébration de la Cène peut prendre la place de la confession de foi, car participer à la Cène est une façon de confesser sa foi, et la prière d'ouverture appelé « Préface » est une confession de foi.

Participer au repas mémorial est un acte de foi. Je vois dans le discours de Jésus le reflet de l'expérience de l'évangéliste Jean qui répond avec foi à l'invitation de Jésus de prendre et de manger le pain rompu accompagné de ces paroles « ceci est mon corps qui est pour vous » ou encore « prenez, mangez, ceci est mon corps ».

Toutefois, je n'échappe pas à un sentiment de malaise face au fantôme de cannibalisme qui sous-tend l'image évoqué par Jean. Paul relate différemment son expérience de foi : Aux Corinthiens, Paul écrit (1 Cor 10, 16-17) « La coupe de bénédiction, n'est-elle pas union au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas union au corps du Christ ? »

Une union à une réalité n'est pas son absorption. Quand votre amoureux ou votre amoureuse vous dit « je veux te manger », vous avez intérêt à être très vigilant pour éviter de vous faire bouffer. Il y a dans la spiritualité de Jean quelque chose de fusionnel qui certes fait partie de l'expérience chrétienne, mais qui peut être malsain. Tout est permis, mais tout n'édifie pas. Cela dit, je propose de retenir du témoignage de Jean l'expérience que la participation à la Cène est vitale pour la vie de foi. Nous ne pouvons être des croyants de façon abstraite, nous avons besoin de nous inscrire dans une communauté par le moyen d'un rite, et le rite qui crée la communion en Eglise est le partage du pain et du vin en mémoire de Jésus.

Pour Jean, le plus important dans ce partage du pain et du vin est le lien à Jésus, Verbe éternel descendu du ciel, le Fils de l'homme envoyé par le Père. Pour Paul, la communion au Christ est inséparable de la communion fraternelle, et d'ailleurs le corps du Christ, pour lui, c'est l'Eglise. Nous tous ensemble, nous sommes le corps du Christ présent aujourd'hui dans le monde. Jean à son tour parlera de la communion fraternelle à l'occasion du lavement des pieds lors du dernier repas de Jésus avant sa mort : pour l'un comme pour l'autre, la foi chrétienne n'a rien de désincarné.

Amen